

LES CORROSIFS (Revue Littéraire)

N° 05



"Si Dieu existait réellement il faudrait le faire disparaître" -Michel Bakounine-



Chroniques

Kafka tefka

Episode 05 :

« Pour la soif. On pense rivière, ou coca-cola, ou sang insipide d'un sauveur. C'est selon l'endroit où l'on se trouve. »

On devient lourd lorsqu'on se remplit d'espoir, on s'épuise vite. Et ne nous reste qu'à quémander l'adulation de quiconque acceptant de passer un moment à bougonner en faisant semblant de s'y intéresser. A la lisière de l'abattement il y a la complaisance, à celle de l'espoir aussi.

Mr X choisit un DVD de ma collection, il lit dessus « discographie Leonard Cohen MP3 » écrit en caractère de mouche avec un stylo indélébile bleu. Il l'insère dans le lecteur DVD et sélectionne une chanson « Dance me to the end of love ». 4 minutes et 40 secondes plus tard, un porno s'accapare l'écran !

-C'est quoi ça !!! Sursaute Big-Deal

C'est rien, juste quelques Deux Giga-octets que je ne voulais pas perdre. Après tout ça aussi c'est de l'audio-visuel.

Je ne veux ni lui répondre, ni lui parler, ni l'écouter...

-Tu sais. Je suis désespéré ces jours-ci, me dit-il avec des yeux de femme battue.

Je ne réponds toujours pas, cependant je trouve son drame plus captivant que le mien. Il est à court d'espoir, moi à court de

cigarettes. Mais d'un point de vue pratique, son remède à lui peut être n'importe quoi, tout peut faire office de substitut au désespoir, même une simple phrase. Mais pour les cigarettes la SALAT continue.

Il est nécessaire de faire taire tout ce qui ne résonne pas avec le moment....

... à suivre

-Raskolnikove-



Chronique de l'heure et du temps

Un arbre mort se tient au bord d'un grand chaudron, une grosse louche à la main avec laquelle il mijote, à un moment un comédien portant le costume d'une baguette quitte le chaudron :

-le temps (symbolisé par l'arbre et le chaudron) : pourquoi me quitter ?

-l'heure (la baguette) : je te quitte car je suis l'heure du pain et je souffre.

-le temps: t'as pas le droit de me quitter tu m'appartiens ... qu'est ce qu'il a le pain, il n'est pas bon ?

-l'heure : noooooon.

-le temps : il n'est pas bon ?

-l'heure : non, on en tue.

-le temps : on tue qui ? Le pain ?

-l'heure : meuh non, on tue ceux qui veulent en manger !

-le temps : il faut bien qu'il y ait des morts.

-l'heure : ils ont le droit d'en manger comme tout le monde.

-le temps : les autres aussi ont ce droit, c'est-à-dire ceux qui tuent.

-l'heure : ce n'est pas kif kif, les uns en mangent alors que les autres en meurent...

-le temps : c'est normal, puisqu'on les tue.

-l'heure : c'est injuste...

-le temps : je porte l'histoire du monde, elle même injuste ; d'ailleurs, ils auraient pu en manger avant de mourir.

-l'heure : ils ne peuvent pas puisque tu es ce que tu es, tu devras leur avancer du TEMPS.

-le temps : es-tu l'heure de la famine ou... une association caritative ?

-l'heure : je suis l'heure d'en manger... et comme ils n'arrivent pas à moi, je me vois obligé de jeter ma surproduction par dessus bord.

Sur ce, on voit le personnage disparaître dans le chaudron... un court silence puis des planches sont jetées par le bord du chaudron.

... à suivre

-Khaled Haddad-

Réflexions

Dieu le créancier



Je commence sans idée fixe, j'arrive pour gaspiller mon amour, quelques altercations inopinées et je cède ma parcelle aux porcs laboureurs.

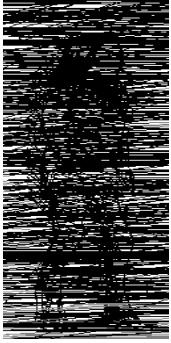
Quelques millénaires pour expirer et disparaître, mais il est toujours là, incrusté bien plus que tout le reste. à chaque époque un nouvel assemblage, un frais coup de chiffon, une nouvelle mise à neuf. Pour chaque ère ses mesquins broyeurs du sublime.

Sa présence s'intensifie. Il durera sûrement encore deux ou trois fois son âge actuel. J'espère me tromper, mais je ne me trompe jamais. Le métier de Dieu exige du temps, beaucoup de temps, mon propre temps... Laisse fleurir le médiocre, le pitoyable. Il le justifie, le légitime même.

Flagellations durables, il promet un châtiment cuisant, ce qui fait jaser toute la république des archanges. D'ici-bas je me regarde, ici-bas, prosaïque je m'occupe, un paquet de Djinn sur le râble. J'avance dans le borbier sous des cieux qui pendouillent. Mal châtié, opulence des supplices, une âme-ravin.

Je me masturbe la tête, je rate, je m'épuise en espérant un salaire-sommeil et à tous les coups je manque l'orgasme.

-Ahmed Y.M-



Louanges pour la peur

Intellectuels, artistes, dans quel endroit trouvez-vous le peigne avec lequel vous caressiez la crinière de la bête ? Vos mots ne font que nourrir l'ogre, vos symphonies ne sont qu'une muse pour ceux qui vous terrifient. La main que vous ne pouvez pas mordre, embrassez-la, c'est cela votre ultime mensonge.

-Lyes B-



Des siècles sont passés, la ville est morte, le traducteur n'existe plus.
Ces montagnes de mots resteront figées derrière toi dans l'incompris à attendre l'arrivée des sociétés multinationales qui maîtrisent aussi bien l'art de l'accouchement avec césarienne que celui de l'avortement. " Ça ne sera pas pénible madame, détendez-vous. Ah ! Mademoiselle ! N'aie pas peur salope aux œufs d'or, la nature se chargera des dégâts. On t'aidera à

t'endormir et puis.. Sache que le vent a fait glisser des roches qui ont écrasé des crânes, elles auraient bien pu t'écraser les orteils ! Dis-toi que ça aurait pu être pire. " Adieu conscience somnolente, bonjour stérilité !

Rien ne s'explique, l'éclaircie s'assombrit. Le visage ne reflète même plus les traits de l'abîme, l'abîme regarde l'horizon désormais. Mais il ne trouve toujours pas de plaisir entre les reins d'un soleil ennuyé par les lunettes de ses admirateurs. Le calme blanc, l'horreur rouge ! Le corps ne se supporte plus par désir ni par envie, il agit par pure mélancolie. " Arrange-toi avec ça. " a-t-il déclaré le soir. Il peine à porter le fardeau lourd du vide. Les narines regorgent de colère, les oreilles ne supportent plus la pollution auditive de la misère universelle qui profite à la minorité majoritaire. Tout est affaire de calculs ici-bas, l'horreur se vend aux enchères !

Existence vaine, d'autres l'ont sûrement déjà menée, il reste des restes, ils ont laissé l'ordure devant la porte et les éboueurs font la grève de la faim afin de prolonger l'arrivée sûre de la fin ! Mais l'enfant a le ventre vide et ne trouve d'autre moyen que de vider les sacs noirs pour se nourrir, des sacs qui puent le bonheur artificiel. Le désespoir...

Pendant combien de temps devrais-je encore tenir les cheveux à l'insomnie qui vomit ?

-Thatha Barache-

Poésie



Putain

18 ans de messe.

Notre Père et Je vous salue Marie revisités par mes soins.

Un enregistrement antique.

Nos pères, nos hommes, nos fils qui êtes aux cieux

Par ces guerres, vos corps sacrifiés

Que vos noms soient sanctifiés

Que le règne de la paix vienne

Que votre empreinte soit laissée sur la terre comme au ciel

Nos pères, nos hommes, nos fils qui êtes aux cieux

Par ces guerres, vos âmes sacrifiées

Donnez-nous aujourd'hui notre espoir de ce jour

Ne pardonnez pas nos offenses

Comme nous ne pardonnons pas,

A ceux qui nous ont offensés, torturés, tués

Nos pères, nos hommes, nos fils qui êtes aux cieux
Par ces guerres, vos esprits sacrifiés
Ne nous soumettez pas à la tentation de la vengeance
Mais délivrez-nous de la violence

Putain

Nous vous saluons, mères, femmes, filles pleines de grâce
Par ces guerres, vos corps esseulés
Vous êtes bénies entre toutes les femmes et le courage,
Fruit de vos entrailles est béni

Mères, femmes, filles pleines de grâce
Par ces guerres, vos âmes esseulées
Sainte guerre, guerre de Dieu, putain de guerre
Juste la guerre

Nous vous saluons, mères, femmes, filles pleines de grâce
Par ces guerres, vos esprits esseulés
Ne priez pas pour nous pauvres pêcheurs,
Maintenant et à l'heure de notre mort.
Putain

-Odkali-



AZAZGA

C'est l'été à azazga
La nuit
Je me vois double dans les rues de ma ville
Les lumières sont éteintes
sinon le monde va nous voir

La nuit est toute noire
La nuit est toute blanche
J'écoute la nuit
je m'ennuie un peu
je regarde la lune
elle est amoureuse
amoureuse de l'air du temps
doux et charmant
grinçant et menaçant
La lune est cafardeuse
elle est très belle ainsi

je pense à mon ami Karim
comment savoir qui est mort et qui vit encore ?
Les hommes révoltés meurent subitement
Sans rémissions de leurs péchés
des morts charmants et des vivants absents
l'histoire raconte

pas la grande histoire
pas la petite non plus
simplement l'histoire vivante
sans pleurs, ni fleurs
l'histoire raconte que Karim et Ziad moururent ensemble
chantant, souriant

Un vieux monsieur s'approche
Il fait quelques pas et s'accoude à une grille
Et dans son regard on peut lire qu'il vient de prendre une
décision tragique
Je suis inquiet
"Pardon...excuse, mon capitaine"
je souris avec bonté
"Ah ça alors, le capitaine n'est pas méchant"
C'est le balayeur de la place de la mairie
Il me fait part de son ennui
Et me conseille de reprendre le balai
Il me parle de son travail exemplaire et soigné
et me fit comprendre que c'est beau de balayer
Il enlève sa veste, grimpe sur un mur et exécute un merveilleux
saut et me lance
"Tu vivras malheureux et tu auras beaucoup d'enfants"
Je ris
Pour le malheur il voit juste, mais les enfants...
*"Si si ...beaucoup d'enfants qui vivront malheureux, et qui auront
beaucoup d'enfants... "*
Finalement mon ange balayeur disparaît

Je pense à ma ville

Azazga, ou le village des sourds
Elle n'a pas de soucis
Elle se la coule douce
Elle glisse tout doucement
Sans bruit
Elle fait effondrer la moitié des bâtisses
Sans se faire de mousse
Ma ville s'en balance de la rage de ses habitants
Elle s'en va vers la mer
Elle est ailleurs bien plus loin que la nuit
Tu devrais avoir honte
Pourquoi aurais-je honte
Ne m'as-tu pas dit il n'y a pas si longtemps
*« J'arrête de montrer les ombres
les ombres martyrisées, les ombres consolées... »*
Quand on ne connaît pas la langue kabyle on croirait les oliviers
heureux

Je vis la lune qui se couche et se lève en même temps
Ma tension est forte
Je rentre chez mes parents
Je risque d'attraper une insolation

-Si Ziad MERAKEB-



Un brassard avec un numéro agrafé sur le cul

Le Pôle Emploi me convoque une fois encore
pour s'amuser de cette course de rats
en plein désert
et j'ai un brassard avec un numéro
agrafé sur le cul
comme les autres, les millions d'autres
-deux ou trois fois plus que ne le disent les chiffres -
qui creusent avec les pattes
le sable rempli de mygales
de tessons de verre
d'haleines putrides

et c'est une fouille au corps en règle
une exhumation du cœur et de l'âme
un toucher rectal
avec des bottins de lettres de refus
pour s'essuyer le cul

des centaines de « NON » sont étalés sur le bureau de ma
conseillère
une colonie de fourmis qui a tout ravagé sur son passage
n'a laissé que des os
et elle farfouille dans tout ça
comme dans des montagnes de pub
bombardées dans les boîtes aux lettres

et me demande :
Quels sont mes projets ?

Peut-être qu'un cinquième bilan de compétences, un stage de pétanque, ou petit job en Chine
pourrait faire baisser les chiffres du chômage ?

Puis elle se lève pour me rendre à la rue
et une femme blonde avec un piercing dans le nez
vient profiter de la chaise que j'ai chauffée avec
mon cul.

-Stéphane Poirier-



N'A QU'UN OEIL

I

je suis née argos et dans un cri
écartelant la femme
des yeux, j'en avais cent
cent, oui
toute une jungle de neurones
j'étais surpeuplée j'ignorais encore
le nom des choses

on agita longtemps des objets devant moi
on me conta d'incompréhensibles fables
je ne parlais pas bébé
je ne parlais pas
puis je nommai la femme
puis l'homme
puis les choses une à une
l'ours et le sapin

un jeudi je compris
je compris que ce mot

ce mot qui revenait sans cesse
c'était moi
je fus séparée du monde
étant ceci je pouvais plus être
ni cela ni rien
d'autre

et j'en perdis dix
dix yeux, oui

alors, on me jeta en pâture aux enfants
sous le préau
je pleurai le premier jour
on ne me demanda jamais
je pleurai chaque matin
pourquoi

on m'enseigna la syntaxe
bien peu d'adverbes et beaucoup de
pronoms
on me fit des promesses
si tu ne sucés pas ton pouce, tu auras le droit de perdre
des yeux
vingt au moins
vingt, oui
comme ça, tu pleureras moins

tu ne diras pas oui
tu compteras sur tes doigts pendant des jours et des jours avant
de
dire peut-être
et tu apprendras la
patience
et j'ai perdu encore
six yeux
six yeux, oui
une fois, je me suis rebellée de dix-sept heures à une heure du
matin

-Alexandra Kalyani-



Le quotidien

Ses lèvres restèrent indifférentes à mon baiser
Ses yeux regardèrent le ciel à travers le coloré plafond de sa
demeure

Un visage pâle et froid, la nuit sombre se taisait
Le monde dehors fredonnait le vent s'invite comme chanteur

+++

La vie envahit la nuit... le bruit
Silence, bruissements... Confusion
Je tire un chat par la queue pour le jeter dans le puits
Je jette la bête dans le trou, j'avais besoin d'action

+++

Si j'étais capable d'aimer je l'aurais aimée
Si j'étais capable de haine je les aurais haïs
Je me dis : Ce n'est que le reste d'un jour l'ami
Ce n'est qu'un bout mal taillé

+++

Lire le pornographe que je suis
Vous le verrez
Lire le déprimant que je suis
Vous le trouverez

-Ali Ntaryel-



Le Bambou

Quand tu seras parti sur les ailes de l'absence
La nuit se voilera aux confins du silence
Le rêve disparaîtra comme un parfum d'enfance
Il ne restera plus que le ciel bas et lourd
Personne sur terre pour me parler d'amour
Alors j'inventerai des mots à satiété
Pour grimer le soleil sur la verte clairière
Pour fleurir l'étang de nénuphars géants
Embellir le bruit des chemins ferroviaires
Chérir ton souvenir enfui en transparence
Te ramener vivant ou mort de l'errance
De l'autel où tu gis au fond de l'indolence
Sur un voilier usé par le poids des années
Je descendrai les fleuves des rives indociles
Flottant mat craquelé sur les vagues salines
Je guetterai le phare luisant dans la marée
En écoutant l'écho des hymnes cristallines
Vibrant au son d'une lyre trahissant mon ivresse
Je me ferai cithare, orgue ou mandoline
Pour venir te chanter la chanson du vent
D'un accent mécanique que toi seul comprends
Je serai ce bambou activé sous tes doigts
Qui exhale soudain son chant mélodieux
Une musique unique s'élevant jusqu'aux cieux
Sifflant le soir blotti dans le creux de tes bras

Je chanterai encore du plus fort de ma voix
Encore une dernière fois pour une ultime foi

-Ysolda-



MORDRE LES TEMPS DE MORT (extrait)

Pieds-nus parmi les ruines
Nous, vagabonds
Avons tissé nos nids
De copeaux et de mousse
Et allons pisser dans la marge
Un jus de corde ambrée
Vin charnu des ombellifères
La croupe des horloges sabrée
L'épine fichée dans un tiroir
Et le sort en est jeté

Trois larmes de chien
Et un abîme cousu
Au fond de la poche
Nous gardons
De la noirceur du venin
Les odeurs d'incertitude
La rumeur des égouts
Ces barbelés d'insultes
Dans le ventre

Draps de limaille, croix de silice
Le temps ferre l'agonie
Le temps de mort

Des pays de sang
Mais nous irons arracher
Les racines de la folie
De la bouche noire des fantômes

Aspiration au nu animal
Aux nœuds de foudre
À l'eau pure sur les visages
Intensité du désir
Du souffle
Sous les semelles

-Cathy-



LORELEI

essoufflée, elle se retourne & s'emplit
d'immensités solaires
d'appréciations complexes
de cordes intérieures
de la brise & des feuilles rouges
qui tourbillonnent autour de son cou
petite pause méditative & bilan des
sucreries qui la composent
projets de réunification
réinvention perpétuelle
les yeux qui pétillent
les arbres qui enlacent
sa peau d'herbe

fantôme, elle se joue des tours & nargue
les gammes éthiques
les choix politiques
les images figées de ces familles
embourbées, pédophages
elle se libère des ligaments que ses ancêtres ont enfoncés
dans sa chair
elle regarde les miroirs de son manoir
contemple sa main, noire de charbon
crasse des antithèses avancées
par ses travailleuses

racines
il lui suffira donc
de purifier le temps

(interlude militaire 1)

la fausse attribution des réputations
cache-cache avec les loups
cache-cache avec les corps qui se meuvent
dans les artères & les cocktails
derrière la cruauté des uns
derrière la mesquinerie des autres
elle ne voit plus finalement
que les larmes des petits enfants
trahis
qu'ils étaient

« presque éveillée », se dit-elle
presque éveillée mais comme encore endolorie
cotonneuse, peut-être
il y a tant de fleurs & de coussins sur ce lit
tant de serpents chauds qui s'enroulent avec tendresse autour de
ses bras
serpents roses, qui mordillent tendrement
« presque éveillée », murmure-t-elle
aux esprits qui l'accueillent en nuisettes
conseillers de ses songes à rebours
conseillers de cet instant précis & flou
lorsque l'âme flirte avec le véhicule
& qu'il est encore probable
de remonter un peu

la temporalité
d'un soi en devenir

grandes idées, petites mains
« difficile de bâtir
un monde meilleur », se dit-elle
parfois elle rit lorsqu'elle se souvient
que son propre bonheur
peut être une sorte de filament conducteur
pour les autres âmes
elle ne perçoit pas vraiment
le pourquoi d'un si impétueux
besoin de se connaître
elle-même
mais il y a une évidence
à peine cachée
prête à naître

lorsqu'elle est brave, ses rêves périclitent
s'évaporent dans la vanité
vanité de volonté
vanité d'espérer autre chose
que le réel qu'elle peut toucher
& qui se prête aux jeux
ses désirs périclitent car soudain
le réel
est son désir

un sourire paresseux
c'est son arme de guerre...

dans les chambres environnantes
des guerriers s'agitent, des mégères explorent & implorent
tous à tâtons, tous en train de gigoter
de chercher la nourriture
dans la penderie
leur boucan si souvent l'épuise
qu'elle peut bien laisser libre cours à sa fatigue
en ne faisant rien d'autre
que ce qui a du sens

un clignement d'œil & la voilà partie
un clignement d'œil & la voilà
décédée
ressuscitée
réinventée
prête à se moquer gentiment des guerriers
& des mégères
c'est le seul cadeau
qu'elle puisse leur faire

(interlude militaire 2)

« nous allons par-delà !
nous allons par-delà les paradigmes !
nous allons par-delà la vérité !
nous allons par-delà la science !
nous allons plus loin, plus vite, plus fort ! »
d'un geste vif, elle éteint la télé

(interlude militaire 3)

comme un parfum de combats incessants

la grâce & tout ce qui est délicat
provoque l'immédiat vomissement
des foules
alors parfois elle se cache
« est-il vrai, se demande-t-elle
est-il vrai que là-bas
des enfants meurent
à la guerre ? »
les prophéties de vie & de mort qui chaque jour
percent les oreilles des spectateurs
ces prophéties lui semblent à elle
la chambre de résonance
du cerveau humain
« si vous n'aviez pas tous ces fusils dans vos têtes, dit-elle
vos enfants ne mourraient pas »
bien sûr, personne n'écoute

charmante, sans colonne vertébrale
si légère que souvent les bourrasques l'emportent
(mais elle se plaît à flotter ainsi)
elle aime bien jouer
avec les bambins
avant qu'ils ne soient
compromis
avant que les insomnies de leurs aînés
n'aient déteint sur leurs paupières
elle caresse leurs cheveux & prie
pour que ces ébauches d'hommes & de femmes
ne se gâchent pas
parfois les graines deviennent d'autres comme elle

prêtres & prêtresses
voués à l'incompétence
& à la joie

lorelei n'est pas sirène
les marins qui se noient dans les sons cristallins
de l'épopée qu'elle fredonne
ne sont que dommages collatéraux
d'un envoûtement personnel
les veuves & les mères qui la maudissent ignorent
qu'elle est juste ensorcelée
par son propre chant
& qu'ainsi possédée
elle ne peut l'interrompre

elle est à la fenêtre du monde
il y a bien des rondes
qu'elle ne comprend pas
mais en dessous de chacun des cailloux qu'elle soulève
se cache une fourmilière
les économies sans fond qu'on lui conte
les spirales quotidiennes & les incessants débats
ne sont pour elle
que les infernaux symptômes
du psychotique ressac
collectif

vierges & apsaras
l'entendez-vous ?
entendez-vous le son voisé

de par delà vos vitraux ?
vous délectez-vous de ses ballets ?
vous régalez-vous de ses prières ?
elle vous est dévouée
subjuguée
par les portraits de vous
que sans cesse elle esquisse

ses yeux translucides
fixés sur les toiles d'araignées
tarentelles enchevêtrées
synchronies de toutes ces choses
qui arrivent
ses yeux embués
par l'émotion qu'éveille en elle
la chaleur d'en haut
ce pilier de lumière qui chaque jour un peu plus
la traverse & la dresse
satisfaction immanente
canal du divin

essoufflée d'avoir tant ri
déjà en elle, elle devine
cette vieille femme tout occupée
à câliner un jardin
déjà en elle, elle entrevoit l'apaisement
de son linceul lorsque, enfin
elle quittera ce monde
le corps exténué par tant de voyages intérieurs
l'âme aspirée, tendue vers le tout

elle se souvient de la tristesse dans leurs yeux
elle se souvient de sa dernière pensée
d'un étonnement candide
« sont-ils tristes parce que je pars ?
ou parce que eux, ils restent ? »

(interlude militaire 4)

& soudain, elle seule est seule
tout ce qu'il y a autour
s'écroule sans bruit
petites poussières
elle marche dans les décombres
de l'humanité
livrée à elle-même
les attributions fausses
les conflits & les bombes
les guerriers & les mégères
leurs enfants voués à la catastrophe
les prophéties imminentes
rien de tout cela plus ne compte
rien du tout
pas lorsqu'elle regarde ainsi droit devant elle
& ne voit que des murs de verre
elle les traverse
lave les corps des défunts
embrasse les vivants
& s'en retourne au nid

« le cosmos est un vieil homme ridé, se dit-elle enfin
& j'aime à compter ses rides

à déchiffrer les desseins sur sa peau »
lorsque, au bout du compte
tout est prononcé
chaque rituel accompli
afin de préserver chaque jour
l'équilibre des choses
lorsque, au bout du compte
la vie s'écoule à reculons
elle peut s'allonger
& retourner aux ritournelles
là-bas au loin
dans sa tête
petite fille, femme & vieille femme
elle ne sait guère laquelle des 3
précède l'autre
ainsi captivée par les cycles
sereine
elle s'assoupit.

-Shaomi-

Nouvelles



Les faux culs

La compassion ! On dirait un marshmallow, tout le monde en a plein la bouche. Allons mes frères compatissons, entre la dinde et le foie gras de préférence, bien au chaud un verre à la main, voilà on se sent déjà mieux n'est-ce pas ?

Compatir gonfle l'estime de soi, comme un spi par jour de grand vent ! En plus ça permet d'être docte, de donner des leçons à des gens comme moi qui sont sans (compassion).

Comment ? Mais tu ne compatis pas ? Misérable ! Mets-toi à la place d'autrui, que diable, compatis ma fille tu gagneras une conscience bien blanche. Après ma foi s'ils crèvent....C'est une autre histoire ! Ce n'est pas ma faute !

Et bien non, je ne compatis pas ! Comment sentir la morsure du froid, les griffes de la faim, les affres de la douleur par empathie ? Je ne sais pas, quelque chose m'échappe.

La compassion c'est un truc de nantis ou de saints, n'étant ni l'un ni l'autre je me garderai bien de compatir par respect pour l'autre justement.

Qui a besoin de votre compassion ? Ceux qui crèvent de froid, de faim de peur, ceux qui voient leurs enfants mourir de misère ? Ils en ont rien à foutre, entrez ça dans vos caboches, ce n'est pas leur priorité, ils veulent juste manger à leur faim.

Votre compassion à deux balles entre la poire et le fromage est indécente voire insultante, ce n'est que littérature, agissez en silence et humilité, sans gargarisme d'auto satisfaction, vous verrez c'est beaucoup plus difficile que de compatir, et de grâce ne vous drapez pas dans votre « vécu » comme dans un drapeau, à moins d'avoir été sdf ou lépreux votre vécu c'est « peanuts » par ici.

Faux culs ou Pharisien ?

Au secours je vais vomir !

-Laure EYNARD-



Baby Dool

Partie 02 :

- bonjour mister Smith, hum j'ai failli vous attendre, lui dit-elle en faisant une moue râleuse. Vous m'aviez donc oublié railla-t-elle en se mordillant le majeur.

- ah ma belle, comment pourrais je vous oublier. Je n'attends que ce jour de la semaine... Si seulement nous pouvions avoir que des mercredis ma tendre chérie.

- oh ! vous êtes un vilain flatteur lui dit-elle en ouvrant et fermant ses jambes.

Elle se sentait déjà toute émoustillée. Se sentir vivante une fois par semaine, avoir du sexe sans se sentir dans l'obligation d'éprouver quoi que ce soit... Juste le plaisir à l'état pur...

- je ne vous flatte pas soyez en certaine... Vous me flattez en m'autorisant à vous parler et vous laisser dicter mes fantasmes ... Oh ma belle ... Ouvrez un peu plus vos jambes que je puisse admirer votre sexe humide. Que je puisse voir couler votre désir, car vous me désirez n'est-ce pas, là maintenant n'aimeriez vous pas que je fasse pénétrer délicatement mes doigts en vous.

Elle écoutait sa voix, rauque, tendue... Elle se laissait guider.

Elle avait ouvert ses jambes doucement, rapproché sa caméra devant son sexe. Il aimait le voir en grand plan, luisant pulsant. Elle prenait grand soin à s'épiler, il n'aimait pas les poils pubiens. Elle s'était récemment aperçue que lorsqu'elle prenait soin de son sexe, elle le faisait en pensant à lui....

Elle faisait entrer et sortir doucement ses trois doigts... Elle suivait la respiration de son guide, elle allait à son allure, elle s'abandonnait.

- oh oui ma belle ma tendre mon amoureuse j'aime vous voir ainsi. Ainsi couchée perdue dans le timbre de ma voix qui vous guide. Comme je voudrai venir vous lécher, goûter à votre liquide doux et sirupeux. Attraper de la langue les gouttes qui perlent sur vos cuisses, oh oui ma tendre et douce, vous goûter vous sucer, vous lécher, vous voir frémir sous mes coups chauds, vous entendre haleter et vous sentir frissonner. Frissons de plaisirs de désirs...

Et sans s'arrêter, fermant les yeux derrière son masque elle exécutait pour lui ce qu'il voulait faire avec elle.

Elle recueillit de son majeur la cyprine sucrée qu'il aimait tant, et vint doucement le mettre à sa bouche. Elle le dégustait comme un champagne millésimé de son cru. Elle s'en régala et l'idée que lui derrière son écran était son miroir, elle mouillait encore plus.

- oh ma tendre ma douce, mon sexe se gonfle déjà de vous... Permettez-moi de le faire patienter de mes mains... Ah si vous saviez mademoiselle l'effet que vous lui faites... Ah si vous vous doutiez...

Elle se l'imaginait se masturbant devant son image... Ses seins pointaient à lui en faire mal.

Elle attrapa un sexe imaginaire dans sa main, et d'un geste aérien, fit des va-et-vient. Elle pouvait presque sentir dans sa paume la chaleur de sa peau.

- ma douce, ma belle rapprochez-vous... Continuez ainsi, je vous sens mon amie.

Elle s'approcha de la caméra.

Les yeux fermés elle s'imaginait avec lui, dans ses bras. Elle se voyait le masturber doucement, rapidement, lui procurant un plaisir en dent de scie.

- retenez-vous , retenez-vous... lui disait-elle

- ah ma belle pour vous je me laisserai exploser.

Elle commençait à gémir... D'une main elle se masturbait de l'autre elle le prenait...

- ma douce belle, prenez donc un de vos jouets

- lequel désirez-vous pour ce jour ?

- je ne suis pas un de ces prétentieux à vouloir vous faire croire que mon vit est le plus gros qu'il soit...Je veux être au plus près de la vérité pour qu'un jour, oui un jour vous puissiez réellement me toucher et que vous ne soyez pas surprise... Prenez donc ma bonne amie celui qui vous convient le mieux.

Elle le connaissait par cœur elle savait donc exactement quel vibromasseur choisir.

Elle le plaça dans sa main droite et laissa le doux tremblement des vibrations pénétrer son corps.

Elle n'était déjà plus totalement dans ce monde, se laissant bercer par les paroles enchanteresses qu'il lui chuchotait...

Elle se l'imaginait à ses côtés complètement nue, sans masque, juste elle... D'abord il commencerait par

l'embrasser...tendrement...ces mains commenceraient

...fébrilement....à parcourir son corps....à sa

découverte....d'abord sa peau...puis au rythme de sa respiration...

il rechercherait ce qui la fait frémir... son dos, son ventre, ses seins, ses lèvres..... Sa respiration s'accélérerait.

Elle s'abandonnait complètement à lui, oubliant sa solitude, son champ malfaisant, les écailles de sa peau si longtemps oubliée...

Il n'y avait qu'avec lui qu'elle ressentait ce bien être... Comme s'ils s'étaient déjà connus, caressés, découverts ...

Enfin il trouvera sa zone la plus érogène... Ses doigts s'attarderont autour de son humide con.... d'un bouton qui éclos qui se tend...qui l'attend...

Elle l'écoutait et obéissait... Elle agissait de ses doigts de son vibromasseur et sentait sa présence fantomatique. Elle était bien, si bien.

Puis il lui demandait ce qu'elle lui fera. Alors les yeux fermés, de sa voix tremblante de désir, elle racontait, jouissant seule sur son lit.

- si vous étiez à mes côtés je vous laisserais explorer chaque parcelle de ma peau de mon corps. Puis je m'allongerais sur vous. Vous embrassant vous sentant me délectant de chaque pore de votre peau... Je prendrais un absolu plaisir à sentir votre sexe, oui votre sexe contre le mien, faisant de doux mouvements pour accroître votre plaisir et le mien.

Et il reprenait, continuait leur valse de mots. Des mots qui venaient les caresser chacun devant leur ordinateur. Des mots qui se transformaient en de véritables gestes... Ils les sentaient tous les deux, comme si au delà de la caméra, leurs esprits, leurs corps s'étaient unifiés, créant ainsi des volutes palpables, des ondes sensuelles.

- Que vous êtes humide ma belle, ma tendre amante. Vous êtes dans mon attente je le sens.... Je veux vous prendre doucement... dans un va-et-vient improbable tant nous sommes tendus... et mes mains continuent à explorer votre corps si beau, si doux, que vous m'offrez sans retenue. Sentez-vous mon doigt

aventurier entre vos fesses qui s'agite, vous cherche, veut donner encore plus de plaisir...

Ils n'étaient plus dans le conditionnel, ils faisaient l'amour dans cette fausse réalité.

Elle seule dans ses draps de satin blanc, lui allongé dans le noir, serrant une ombre dans ses bras. Ils fermaient les yeux, ensemble dans leurs mondes.

- oh mon très cher retenez-vous, reprenez-vous... Il n'est pas encore temps que vous explosiez.

Elle oubliait le temps, l'argent, les minutes qui s'égrènent. Elle était vivante, tellement vivante avec lui, comme si tout redevenait possible. Comme si elle pouvait encore exister sur cette terre, comme si son pré moisi était en jachère de jouissance pour quelques instants précieux avec lui. Elle existait et tentait de cueillir le fruit mûr du bonheur et de l'extase avant qu'il ne pourrisse.

Elle continuait à lui parler attentive à chacun de ses cris, de ses souffles... Un débordement de papillon dans son ventre, un éclat de paillettes dans ses yeux, un torrent entre ses jambes.

- je sens vos va-et-vient forts, puissants. Ils me font vibrer toute entière, des spasmes de jouissances qui montent, je me cambre d'extase.

Elle se cambrait dans son lit, dans son attente, en vain.

Vos doigts qui m'explorent s'agitent me ruent dans un profond désir. Mes mains qui recherchent partout dans votre dos, sur vos fesses, encore prenez-moi encore.

Dans une étonnante alchimie, ils savaient ce que voulez l'un et l'autre...

- Ah mon amour que je vous aime dans votre jouissance, que vous êtes belle...

... à suivre

-Sandrine LM-

Atelier Kabyle

asardes.

yidir,yugar d gwabrid
uzzal icabbah ifassen,
yidir,yugar d gwabrid
si sabbadni-s yaqqarsan.
tamddint ibarden muqran
yel tighmar ttajjalt tattfit,
mi sakden-t udem ihacren
fellas izri ns-ent yengid.

kecc! ayettfan da mhaddi?
ghes akka cakllen ifassni-k,
kecc! ayettfan da mhaddi?
ghes akka twaghen iddarni-k,
irgazzen maken dusan
allen xsin-t s gmatti,
f lgessa yne-k da arien
idim ddabaan-t cwami.

manighe-d ayen wernelli
ahat ayigan adruhaghe,
asmi hkighe s nig lebghe
ghorse-n sel kaddeb ay sugheghe,
tagwunit itsusmi ur talli
mulac ghe lqafes arduqleghe,
widak aazizen felli
ur taawadaghe at nazreghe.

-Djaffar Lounis-

Les auteurs présentés dans ce Cinquième numéro de
Les Corrosifs:

- **Raskolnikove**
- **Khaled Haddad**
- **Ahmed Y.M**
- **Lyes B**
- **Thatha Barache**
- **Adkali**
- **Si Ziad MERAKEB**
- **Stéphane Poirier**
- **Alexandra Kalyani**
- **Ali Ntaryel**
- **Ysolda**
- **Cathy**
- **Shaomi**
- **Laure Eynard**
- **Sandrine LM**
- **Djaffar Lounis**
- **Loulou BAUX (Photo de couverture)**

La nausée: "L'existence n'est pas quelque chose qui se laisse penser de loin: il faut que ça vous envahisse brusquement, que ça s'arrête sur vous, que ça pèse lourd sur votre cœur comme une grosse bête immobile - ou alors il n'y a plus rien du tout."

-Jean-Paul Sartre-

www.lescorrosifs.1s.fr

Decapage2014@gmail.com

